

Lise Thouin

«MON 20^e ANNIVERSAIRE DE RENAISSANCE»

Le 24 juillet dernier, Lise Thouin a fêté son 20^e anniversaire de «renaissance». Après avoir vu la mort en face, elle est revenue pour «réapprendre à aimer».

À 23 h 30, le 24 juillet 1985, la comédienne Lise Thouin était cliniquement morte. Mais après quelques instants, elle est revenue à la vie. Les scientifiques appellent ce phénomène une expérience de mort imminente (EMI). Terrassée par un virus foudroyant, elle a «basculé de l'autre côté des choses, dans cette lumière-amour», comme elle l'explique dans son magnifique livre pour enfants *Boule de rêve*. L'histoire du petit dauphin, inspirée par une enfant atteinte de cancer qui s'apprêtait à partir pour son grand voyage, a fait le tour du monde. Lise Thouin pourrait se contenter de cet exploit ou de ses nombreuses années d'accompagnement auprès des enfants mourants. Mais on n'arrête pas un cœur, qui a recommencé à battre d'aimer et de rêver...

Lise, racontez-nous l'expérience que vous avez vécue.

C'était après un voyage en Europe avec mes enfants et mon conjoint de l'époque, Jean-Claude Lord. Quatre jours après notre retour, j'ai commencé à avoir de la fièvre. On m'a entrée d'urgence à l'hôpital, où l'on a découvert que j'avais un virus très grave qui avait atteint tous mes organes vitaux. Je souffrais d'une hépatite, d'une méningite, d'une encéphalite, d'une péricardite... J'ai finalement séjourné deux mois et demi à l'hôpital, et j'ai dû réapprendre à marcher, à parler, à vivre, quoi!

Savez-vous combien de temps a duré votre mort clinique?

Je crois que personne ne l'a jamais su. Ça a pu durer de

quelques secondes à quelques minutes. Mais quand on se retrouve dans cet espace-là, le temps n'a pas la même signification. Quand on me demande ce que j'ai vécu durant cette période, je réponds très peu et très mal. Je n'ai pas de référence pour expliquer ce qui s'est passé de l'autre côté; ça ne se compare pas avec la vie terrestre. C'est un autre espace, une autre compréhension des choses. Il m'a fallu 400 pages, dans le livre *De l'autre côté des choses*, pour essayer d'en extraire l'essence, pour exprimer par des mots comment cette expérience m'a transformée. Mais ce n'est pas

«Je suis revenue à la vie pour apprendre à aimer»

comme si j'étais allée en voyage. Quand on revient de vacances, on raconte ce qu'on a vu, ce que qu'on a fait. En réalité, je suis toujours demeurée réticente à raconter ce que j'ai vécu pendant cette mort imminente parce que je crois que ça ne se raconte pas.

Qu'avez-vous appris de cette expérience?

J'ai compris assez rapidement que j'étais revenue pour apprendre à aimer. Seulement ça. Ça m'a surprise, parce que je pensais que j'étais une femme aimante. J'avais un mari, des enfants, des amis, un public qui m'aimait, et moi, j'aimais tous ces gens. J'étais vraiment dans une dynamique d'amour. Pourtant, c'était clair que ce sursis m'avait été accordé pour aller «faire des gammes d'amour». Et c'est ce que j'ai fait pendant

toutes ces années où j'ai accompagné des enfants gravement malades vers leur départ, tout en soutenant leurs parents dans cette épreuve. J'ai été une des premières à démystifier la mort et à démontrer que d'en parler avec les gens n'augmente pas les risques que leurs autres enfants soient malades. Ça les aide plutôt à apprivoiser cette réalité qui, malheureusement, existe.

Quel bilan faites-vous de toutes ces années?

Elles m'ont appris à aimer vraiment ces enfants pour ce qu'ils sont, à les respecter dans ce qu'ils ont à vivre jusqu'à la fin, sans attachement. Je faisais du

mieux que je pouvais pour rendre leur journée plus ensoleillée, mais après, ça ne m'appartenait plus, ce n'était pas mon rôle de me mettre en colère contre la vie, de voir leur situation comme une injustice. C'est ça que j'appelle «faire des gammes d'amour». On s'exerce du même coup à aimer autrement les gens autour de nous. On aime alors vraiment, pas en s'accrochant à la personne, mais plutôt en lui laissant sa vie à elle.

Vous êtes aujourd'hui en couple avec l'écrivain Daniel Meurois, reconnu pour ses nombreux ouvrages sur la spiritualité. Voyez-vous un lien entre votre relation amoureuse et votre EMI?

C'est sûr qu'il y a un lien avec cette mort clinique. Je me po-

saies une foule de questions sur la vie après avoir vécu cette expérience. Très rapidement, quelqu'un m'a offert un des livres de Daniel, *De mémoire d'Essénien*. J'ai trouvé dans cet ouvrage quelque chose qui répondait à mes questions. Puis, j'ai continué à lire ses livres, c'était ma nourriture, ma substance pour m'aider à comprendre. Un jour, en 1993, alors que je venais de publier le livre *Boule de rêve*, on m'a téléphoné pour m'inviter à donner une conférence juste avant l'écrivain... Daniel Meurois-Givaudan! Je n'y croyais pas, c'était mon auteur préféré. Par la suite, on s'est retrouvés souvent dans les mêmes événements et, quelques années plus tard, on est tombés amoureux. Ça fait maintenant neuf ans, et il est évident pour moi qu'on devait faire un bout ensemble.

Quel est votre plus grand rêve?

Que la Fondation Boule de rêve mette sur pied des maisons d'accompagnement pour les mourants – que je préfère appeler des maisons d'envol. Il faut voir comment, encore aujourd'hui, plusieurs personnes meurent comme des chiens, sans tendresse, sans qu'on leur tienne la main. Comme artiste, je vois l'importance de la beauté et surtout je me suis aperçue en mourant qu'on arrive intact de l'autre côté. Si on était en colère, on arrive en colère. Il n'y a pas vraiment de coupure, tout est très proche. D'où l'importance de l'accompagnement pour partir serein. ♦

Par France Gauthier

Photo: Sylvain Tremblay

«Je me suis aperçue en mourant qu'on arrive intact de l'autre côté»

